



Jacques Girardon

Mathusalem & Cie

le dilettante

Jacques Girardon

Mathusalem & Cie

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Vincent Bourgeau

© le dilettante, 2010

ISBN 978-2-84263-282-3

à Annette

*Il est difficile de rester empereur en
présence d'un médecin et difficile
aussi de garder sa qualité d'homme.*

Marguerite Yourcenar,
Mémoires d'Hadrien.

J'ai décidé de ne pas mourir.

Cela pourrait passer pour une boutade. Mes amis l'ont d'ailleurs pris ainsi, sauf Georges, qui a soupiré en murmurant : « Ça le reprend ! » Ninon a fait semblant de ne pas entendre et m'a demandé d'aller chercher du sucre pour le café d'Eddy. Seule Natacha, qui aurait dû être au lit à cette heure, a applaudi sans vraiment comprendre et baragouiné que papa avait raison parce que le nounours frisé aussi il était mort mais que maintenant il était plus mort et que lui il veut un bonbon alors la petite poupée, pas Carole, l'autre qui a une robe verte... Depuis qu'elle sait à peu près parler il est aussi difficile de saisir où elle veut en venir que de l'arrêter. Il a fallu lui demander plusieurs fois de se taire et elle a mis sa main sur ma bouche en disant : « Non c'est toi qui te taire », avant d'admettre enfin, à regret, qu'on ne devait pas importuner les adultes lorsqu'ils discutent de choses importantes.

Car il ne s'agit pas de fariboles.

90 % de tous les scientifiques ayant existé depuis l'apparition des premiers hominidés sont encore en activité. Du coup, les sciences progressent aujourd'hui si vite que la plupart des gens n'ont qu'une conscience assez vague de ce qui se passe. Or, en génétique, des découvertes inouïes nous concernant directement se succèdent à un rythme tel que seuls les spécialistes peuvent en saisir la portée. Et encore ! Nombre de chercheurs n'osent pas regarder les choses en face et se refusent à admettre qu'ils sont en train, insidieusement, de créer une nouvelle espèce humaine. Une espèce dont les individus pourront être immortels, à l'instar des demi-dieux et héros de l'Antiquité que seul un événement violent exceptionnel pouvait abattre.

Quand ces progrès seront-ils accessibles ?

Vingt ans ? Dix ans ? Difficile à estimer. Je ne cherche pas à prédire l'avenir et ne fréquente pas les astrologues, voyantes extralucides ou autres charlatans. Mon propos est strictement rationnel. Il se trouve seulement que l'évaluation du temps nécessaire pour passer d'une découverte à son application se révèle toujours délicate. En tout cas je sais maintenant que c'est imminent et je ne veux pas faire partie de ceux, les plus nombreux, qui, faute d'avoir réalisé ce qui se passe, arriveront trop tard pour monter dans l'arche de Noé.

Il ne me prend pas de lubies : cela fait des années que je suis la question de près. Pire, j'ai moi-même servi de cobaye. Ou plutôt, je l'ai cru. Je ne connaîtrai

jamais le fin mot de l'histoire. Une seule certitude : je me suis égaré un temps sur de mauvaises pistes où m'avaient entraîné des raisonnements approximatifs. J'en porte d'ailleurs toujours une cicatrice. Pour les pionniers, les choses sont toujours difficiles et je reconnais que la quête de l'immortalité m'a longtemps pourri la vie. J'ai même failli, cela s'est joué à peu de chose, la passer en prison pour meurtre. Quant à mes économies, si elles sont parties en fumée sans l'aide du fisc ou d'un quelconque banquier, c'est que j'ai voulu aller plus vite que la musique et profiter d'un progrès qui n'avait pas encore abouti.

Mais l'éternité n'a pas de prix.

Au départ, ce fut la peur de la maladie et de ses conséquences qui m'orienta insidieusement sur ce qui devait se révéler une folie. Je ne souffrais pourtant de rien de bien grave puisqu'il s'agissait seulement d'un rhume.

– Atchoum !

C'est comme ça que l'histoire a commencé.

– À tes souhaits !

Je n'ai pas eu le temps de répondre merci, un second éternuement m'a coupé la parole. Ninon m'a lancé un regard soupçonneux puis a laissé entendre que j'étais en train de m'enrhumer. Je ne l'ai pas prise tout de suite au sérieux étant, habituellement, plus fragile des voies digestives que des voies respiratoires. La plus minable des gastros me laisse sur le carreau tandis que je traverse guilleret les grandes épidémies de rhinopharyngite, angine, grippe et autres crèves.

Pourtant, intuition féminine sans doute, elle avait vu juste.

Au cours des heures qui ont suivi, mon cerveau s'est mis à fonctionner au ralenti, mes yeux à larmoyer et mon nez à couler. J'épuisai en un temps record 75 % des ressources domestiques en mouchoirs Lotus couleur double épaisseur. Puis une grande fatigue m'a envahi, accompagnée d'un mal de tête et d'une irritation de la gorge. Ces signaux ne souffrant aucune équivoque, je pouvais me déclarer

malade. Ce que je fis dans un soupir à fendre l'âme, échappant opportunément à toute obligation de me conduire en adulte responsable.

Je fus surpris d'avoir atteint aussi soudainement le nirvana de la régression grâce à un simple rhume. Plus exactement, à un rhume que je croyais simple, car je ne soupçonnais pas l'étrangeté de l'univers dans lequel je venais de pénétrer. Je ne pouvais me douter que cette maladie, somme toute bénigne, allait, par un enchaînement imprévu, chambouler mon existence et me laisser entrevoir le fascinant destin de l'espèce néohumaine, aux yeux de laquelle je ne serais bientôt plus qu'un *Homo sapiens vulnerabilis* du post-simien tardif, c'est-à-dire un pauvre diable né trop tôt dans un monde trop jeune.

Dans un premier temps, j'ai apprécié la situation. Quand la fièvre reste modérée, si l'on peut profiter d'un lit confortable et d'un environnement *gemütlich*, comme disent les Allemands, et à condition bien sûr de ne devoir endurer ni douleurs ni sensations désagréables telles les nausées, la maladie peut constituer un raccourci vers la félicité. Le corps sous la couette et la tête sur l'oreiller, j'aurais presque ronronné quand, avec son joli sourire, Ninon a posé sa main sur mon front tendrement.

Puis elle a tout gâché en remarquant qu'elle ne me trouvait pas si chaud que ça, comme si elle mettait en doute la gravité de mon état.

D'une voix d'outre-tombe j'ai alors murmuré que j'avais soif.

Bingo! Elle s'est précipitée vers la cuisine, oubliant cette stupide histoire de fièvre, face à laquelle, comme chacun sait, nous ne sommes pas égaux.

La nuque crispée par l'effort pour maintenir ma tête à peu près verticale tandis que mon corps restait à l'horizontale, j'ai siroté à petites gorgées un peu de cette eau municipale au parfum chloré qui, selon les sociétés multinationales qui la distribuent, vaut largement celle d'une source de haute montagne. Puis, épuisé, je me suis effondré en fermant les yeux. Ninon a proposé de me préparer une tisane. J'ai refusé dans une sorte de dernier souffle tel que je l'imagine. Elle s'est inquiétée de ma mauvaise mine. J'ai poussé mon avantage en tendant une main tremblotante vers la boîte de mouchoirs en papier. Elle a soupiré d'un air tout de même un peu inquiet. Je me suis mouché comme on sonne le clairon. En effet, toute expulsion se doit d'être franche et totale afin de parer aux sentiments de frustration dont l'accumulation finit inmanquablement par nous conduire chez un psychanalyste.

Ninon est allée farfouiller dans le chaos de l'armoire à pharmacie. Elle est revenue avec une vieille boîte de Rhinadvil et m'a convaincu d'en avaler un comprimé. Elle assurait que bientôt ça irait mieux. Il fallait que je me repose et elle était à côté si j'avais besoin de quoi que ce soit.

Je profitai alors pleinement de ces instants douillets où personne n'attend rien de nous. Mieux : où chacun s'empresse de satisfaire tous nos

désirs, pour ne pas dire caprices. Un retour au statut tyrannique de nourrisson. Car le goût du pouvoir germe à cet âge dans le terreau des cajoleries. Je suis convaincu que les dictateurs en tous genres ne sont que des êtres immatures qui cherchent à retrouver la période éphémère où l'on guettait leurs rots comme on attend le Messie. On les berçait alors aux moindres pleurs; on goûtait leurs aliments pour vérifier l'exactitude de la température; on s'extasiait sur la consistance de leurs merdes; on les torchait; on les talquait; on les dorlotait; on chantait des chansons douces et bêtes rien que pour eux; on quêtait le moindre de leurs sourires comme un cadeau royal. Comment se résigner à ne plus être le centre d'un monde tout entier à notre dévotion? Les Hitler, Staline et autres Mao Zedong devaient sûrement, au plus fort du culte de la personnalité, pisser au lit avec délectation.

Le médicament faisant son effet, je me suis senti un peu plus vigoureux et j'ai commencé à m'ennuyer.

C'est alors que, pour tuer le temps, j'ai commis la faute qui m'a chassé de mon Éden en chambre. Une situation similaire s'était sans doute présentée jadis pour Adam : pas assez couvert, il avait dû s'enrhumer. Ève, sur les conseils d'un serpent, lui avait proposé une pomme, pour les vitamines, et les ennuis s'étaient accumulés.

Bien que je n'aie goûté au fruit de l'arbre de la connaissance que de manière métaphorique, j'ai tout de même cédé, moi aussi, à un serpent tentateur.

Celui d'Esculape. *Lisez attentivement l'intégralité de cette notice avant de prendre ce médicament*, susurrail-il. Pire, il insistait : *Gardez cette notice, vous pourriez avoir besoin de la relire.*

J'avoue : j'ai lu.

J'ai lu attentivement le billet imprimé et plié en seize que j'avais extrait du fond de la boîte de Rhinadvil. Un texte approuvé noir sur blanc par je ne sais quelle autorité aussi officielle qu'anonyme.

Les mises en garde préliminaires m'ont tellement alarmé qu'en arrivant à la rubrique « effets indésirables » j'en voulais déjà à Ninon de m'avoir empoisonné. J'avais du mal à déchiffrer les terribles petits mots, serrés comme des conditions de vente.

... Sensation d'accélération des battements du cœur, palpitations, apparition ou augmentation de maux de tête, apparition de nausées, troubles du comportement...

Inquiet, je reposai le document prémonitoire. Il s'agissait très exactement de ce que je ressentais. Je tâtai mon poignet à la recherche du pouls en un geste inutile : mon cœur cognait si violemment que même à l'extérieur de moi cela devait s'entendre. J'avais la bouche sèche, ma tête tournait et l'anxiété crispait mon estomac.

En reprenant le papier je découvris qu'un peu plus loin il était justement question de sécheresse de la bouche. Puis, l'énumération des menaces se poursuivait : *... hémorragie gastro-intestinale, crises d'asthme, brusque gonflement du visage et du cou avec gêne respiratoire, éruptions sur la peau, démangeaisons,*

œdème, troubles urinaires, convulsions, hallucinations, agitation, anxiété...

J'étais fait comme un rat. Je me sentis pour la première fois solidaire des infortunés rongeurs que les anticoagulants du blé empoisonné, en provoquant une hémorragie interne, plongent dans une agonie pleine d'atroces convulsions.

Pourquoi m'avoir fait courir de tels risques pour un rhume ?

Je me dirigeai en chancelant vers la salle de bains afin de vérifier dans le miroir l'état de gonflement de mon visage. M'apercevant debout, Ninon, souriante, demanda, avec un aplomb typiquement féminin, si j'étais guéri. Scandalisé, je sifflai :

– Comment peut-on être aussi insensible ?

Elle haussa les épaules et me dit de la prévenir quand je serais de meilleure humeur.

Je constatai avec soulagement que ma figure n'avait pas enflé. Pas encore. Je retournai donc au lit afin de me préparer psychologiquement à affronter les monstrueux symptômes.

Il est facile de se moquer des malades lorsque l'on est soi-même en bonne santé. Quand arrive notre tour, on rit moins. Cela tient au fait que les autres souffrent, bien souvent, de maux moins sérieux que les nôtres et font preuve d'une tendance à noircir le tableau ou à s'inquiéter plus que de raison.

Avec la santé chacun retrouve généralement une certaine dignité devant la maladie, une fermeté aussi, qui pousse à inciter les geignards à plus de tenue.

Cette sagesse reste toutefois inaccessible aux hypocondriaques, dont Ninon m'accuse de faire partie. Elle dit cela pour me faire marcher, bien sûr. Le cas de ces malheureux est particulier : le moindre trouble physiologique constitue pour eux une œuvre originale, une sorte de création artistique. On se doit donc d'admirer ces étonnantes énigmes thérapeutiques que la science ne saurait résoudre. Minimiser l'état de la victime en devient presque

insultant ainsi que, dans *Le Cid*, Corneille le fait dire à l'infante à propos du mal d'amour :

*Et lorsque le malade aime sa maladie
Qu'il a peine à souffrir que l'on y remédie!*

Certains réussissent même à tomber malades de ne pas l'être. Un danger qui d'ailleurs nous guette tous : le cancer ne résulte-t-il pas de la santé excessive de certaines cellules qui nous tuent faute de mourir?

Au bout de vingt-quatre heures je me sentais mieux et m'efforçais déjà d'oublier les périls auxquels j'avais échappé.

Des jours ambigus passèrent, sans incident médical majeur. Ma vie aurait dû reprendre son cours normal. Ce ne fut cependant pas le cas.

L'épreuve m'avait marqué. La lecture de la notice au moins autant que le rhume. J'avais touché à la fragilité de l'existence et perçu combien la santé constitue un miracle permanent au regard des multiples agressions auxquelles notre corps doit résister à chaque instant. Je comprenais soudain les terreurs du milliardaire américain Howard Hughes, injustement moqué. Jeune pilote au courage indiscutable, entrepreneur flamboyant ayant souvent pris de gros risques, il avait vécu ses dernières années cloîtré, par peur panique des microbes. Il faut dire que dans un avion on est aux commandes. Surtout le pilote. On reste donc vaguement maître de son destin et, en cas de danger, il reste la possibilité d'atterrir plus

ou moins. Mais comment réagir face à une menace invisible dont on ignore à peu près tout ?

Pour ce qui est des bactéries, passe encore : on parvient le plus souvent à les massacrer à coups d'antibiotiques. En revanche, la lutte contre les virus, à l'exception des vaccins, n'est guère plus efficace que les cures thermales et autres placebos touristiques qui ne servent qu'à ruiner les caisses d'assurance maladie. D'ailleurs, lorsqu'on se sent patraque et que le médecin ne trouve aucune explication convaincante, celui-ci diagnostique immanquablement l'attaque d'un virus « de passage ».

Lequel ? Il serait bien en peine de nommer l'ennemi mais, au moins, il est certain qu'on n'ira pas le contredire.

Donc, quoique mon rhume ait théoriquement disparu, il me restait une sensation inquiétante de fatigue que je ne m'expliquais pas. Or ce sont précisément l'ignorance et l'incompréhension qui créent l'angoisse. Car de nos jours on ne se contente plus, comme jadis, de trépasser parce que le temps a fait son œuvre et que notre heure est venue. À présent, grâce aux progrès de la médecine, on meurt toujours *de quelque chose*. En se gardant des *quelques choses* on devrait donc arriver, avec l'aide de la Science et de la Technologie réunies, à échapper au pire et à vivre presque éternellement. Autant que Matusalem en tout cas. Encore faut-il réussir à identifier les vrais périls, faute de quoi tout devient menace. Manger comporte des dangers ; dormir trop est